



Etre lauréat des bourses de voyage Zellidja

Entre confirmation de soi et ouverture des possibles.

Eric Passavant, Maître de conférences en sociologie et STAPS à l'université de Picardie Jules Verne (Amiens), laboratoire CURAPP-ESS (UMR7319)

eric.passavant@u-picardie.fr

Mots-clés : Bourses de voyage, lycéen, trajectoire sociale

Entre 1939 et 1972, la Fondation Nationale des Bourses Zellidja a décerné jusqu'à 350 bourses de voyage par an à des garçons sélectionnés dans les lycées français. Elles étaient financées par l'architecte Jean Walter, qui a fait fortune en exploitant des mines de zinc et de plomb au Maroc, et organisées par l'inspecteur général en histoire et géographie Louis François, promoteur des méthodes actives dans l'enseignement secondaire. L'attribution des bourses se faisait à l'issue d'un concours conçu comme une succession d'épreuves difficiles. Tout d'abord, les élèves de chaque classe devaient élire celui qui serait le meilleur candidat. Ensuite, un jury national composé d'enseignants agrégés examinait les projets de voyage. Les boursiers retenus devaient s'engager à partir seul, pendant au moins un mois, avec une somme modique et si possible travailler pendant leur séjour, en France ou à l'étranger. A leur retour, ils devaient rédiger un journal de voyage et un rapport d'étude sur un thème de leur choix. A partir de 1950, les auteurs des meilleurs rapports sont récompensés à l'occasion de la remise des prix du Concours Général. Ils pouvaient alors réaliser un second voyage l'année suivante dans les mêmes conditions avant d'être enfin reconnus lauréat Zellidja, c'est-à-dire « Z ».

L'éthique du dépouillement promue par ce dispositif (solitude, durée, modicité du viatique) vise à garantir l'authenticité des rencontres avec l'Autre. Les exigences d'écriture et d'étude sont destinées à tempérer les esprits trop aventureux tout en prolongeant les attentes scolaires. Regroupés au sein d'une association d'entraide, les « Z » pouvaient bénéficier de prêts d'honneur et de chambres à la résidence universitaire de Paris. Ce dispositif avait pour ambition de façonner le caractère et la personnalité de lycéens afin qu'ils trouvent leur voie et constituent une élite d'hommes d'action soudée et ouverte sur le monde. Notre analyse s'appuie sur le dépouillement des archives de l'association, de son bulletin Action Z, de plusieurs numéros de la revue promotionnelle Espace Zelligja, de rapports de voyage et la réalisation d'une quinzaine d'entretiens semi-directifs avec d'anciens lauréats. Elle montre que les bourses recrutaient selon la logique de l'élitisme républicain. Pour les jeunes issus de la bourgeoisie, qui sont majoritaires, elles prolongeaient des dispositifs de socialisation familiale en vue de l'occupation de positions dominantes. « *On est Z, on ne le devient pas* » disent-ils. Familiers des voyages, souvent engagés dans le scoutisme, ils ont vécu l'expérience Zelligja comme une étape de plus vers l'autonomie. Par contre, pour les lycéens plus modestes, elle constitue une véritable rupture dans le cours de l'existence qui a favorisé un élargissement de l'horizon, c'est-à-dire une ouverture aux autres et une ouverture des avenir possibles. Notre décrivons les usages du titre et de l'expérience de lauréat en se demandant dans quelle mesure « *être Z* » a constitué un capital spécifique susceptible d'infléchir les trajectoires sociales probables.